

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 86 (1944)
Heft: 3

Artikel: L'éducation du soldat et la responsabilité de l'officier de carrière : conférence donnée aux officiers instructeurs de toutes les armes, décembre 1943
Autor: Probst, Rudolf
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-650328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT
Prix du numéro : fr. 1.50.

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

L'éducation du soldat et la responsabilité de l'officier de carrière

PAR LE

Colonel-divisionnaire RUDOLF PROBST
chef d'arme de l'infanterie

*Conférence donnée aux officiers instructeurs de toutes les armes
Décembre 1943*

Tout aujourd'hui se trouve placé sous l'influence de la guerre, tant les mesures qui facilitent la résistance économique du pays et assurent notre ravitaillement, que celles par lesquelles nous nous préparons, de tout notre sérieux, plus spécialement à la guerre. S'il en était autrement, notre maison serait mal gérée, car nous ne possédons aucune certitude absolue qui nous garantisse que nous ne serons pas aussi emportés, à la suite de tous les autres, dans cet effroyable tourbillon.

Aussi bien appartient-il à notre devoir le plus immédiat de pourvoir au succès de toutes les mesures envisagées, proclamées ou ordonnées par le Commandement de l'Armée et les autorités du pays, dans la conviction qu'elles sont adaptées au but et nécessaires à notre salut.

Une autre tâche s'impose à nous. Elle résulte de la question que l'on peut se poser de savoir si notre peuple est effectivement préparé à affronter l'épreuve morale de la guerre, et comment une nation déshabituée depuis si longtemps des rigueurs du combat et par là-même parvenue à un si haut degré de confort, pourrait encore supporter une guerre du genre de celle-ci, qui comporte une incertitude de tous les instants, des destructions de tout ordre, des dangers qui s'étendent à chacun, sans jamais se relâcher. C'est une chose, en effet, de concevoir la guerre dans sa totalité, et de se préparer intellectuellement et moralement à l'ensemble de ses manifestations ; c'en est une autre de supporter quelques-unes de ses conséquences, contre lesquelles aujourd'hui on trouve de l'opposition dans une si large mesure. Enfin, toutes les dispositions que nous pouvons prendre pour le temps de paix, si nécessaires, si salutaires fussent-elles, ne fournissent aucune réponse à la question que nous posons, car l'élément décisif se trouve posé sur un autre plan. En cas de guerre, ce qui assurera la survivance de notre peuple, ce n'est rien d'autre que sa force et sa tenue intérieures. Ces sentiments ont leurs racines dans la certitude que si nous entrons dans la lutte, ce sera en vertu d'une nécessité profonde et inévitable, que nous combattons parce que nous y serons obligés, parce qu'il y va de notre honneur, de notre conscience, de nos enfants, parce que ceux-ci ne demeureront véritablement nôtres que si nous leur conservons la liberté et l'indépendance, que si nous ne les abandonnons pas à un Etat étranger. Nous devons être tout remplis et pénétrés de ce sentiment élémentaire : savoir que nous ne pourrions agir autrement. Que si nous devons nous encourager au combat, uniquement en vertu de raisonnements et de calculs

matériels, ce serait l'occasion d'un grand trouble des esprits, car dans la tempête, ne tient que ce qui est solidement ancré au fond du cœur humain.

Cette force et, par conséquent, cette foi infaillible en notre bon droit, constituent à l'heure de l'épreuve notre stimulant et notre soutien. Mais nous devons savoir aussi que nous ne jouirons de ce droit que pour autant que nous serons capables de le défendre. Ces sentiments représentent notre réserve insaisissable d'où nous tirons notre force. Mais cette force est-elle suffisamment vivante en chacun de nous ? N'en trouve-t-on pas beaucoup parmi nous auxquels manque cette certitude intérieure ? N'avons-nous pas l'occasion de constater tous les jours le nombre de ceux qui succombent, alors que l'heure de la grande épreuve n'a pas encore sonné pour nous ?

Qui, dans la profession, le mariage, le service, manquent du sentiment des responsabilités et du sens du devoir ? Qui mettent au premier plan leur intérêt personnel ? En vérité, nous vivons l'affreux spectacle de Suisses dégénérés qui, de la manière la plus lamentable, se laissent aller aux séductions déshonorantes de l'étranger. Je rappelle aussi ces jours de mai 1940, où l'on pouvait compter avec l'entrée en guerre immédiate de notre pays. Assurément, à cette époque, l'organisation et les mesures prévues ont fourni leurs preuves, mais l'esprit de responsabilité et de résistance n'a pas trouvé sa place partout. Dans toutes ces lacunes, on ne reconnaît pas cette préparation que nous devrions posséder pour pouvoir subsister, quand bien même on l'a souvent relevée et citée en exemple.

Quels devoirs à cet effet surgissent donc pour nous autres, officiers de carrière ? De quels moyens disposons-nous pour perfectionner et renforcer cet état de préparation ?

Nous avons la garde de la jeunesse suisse, dans ces années où elle est le plus apte à recevoir une empreinte, ce qui nous confère une responsabilité dont le sérieux doit demeurer

chaque jour présent devant nos yeux. Nous avons à la former et à l'éduquer pour en tirer des soldats aptes à la guerre. C'est la source de laquelle notre armée reçoit tous les jours de nouveaux et vivants affluents, grâce auxquels elle renouvelle ses forces et renforce sa capacité à la guerre. En quoi consiste cette capacité ? En vue de son perfectionnement, les suggestions ne manquent pas.

Si, en raison des événements de la guerre et de la longue durée du présent service actif, des vœux et des désirs de réforme et de changement apparaissent aussi dans notre armée, la chose se conçoit d'elle-même et doit être saluée comme l'expression d'une volonté qui vise au développement normal de notre système militaire. Dans la mesure où ces suggestions de réforme sont avantageuses et tiennent compte de nos circonstances particulières, il y a lieu de leur donner un effet. Ceci vaut, particulièrement, pour ce qui concerne l'armement et la technique en général, l'administration, et, dans un certain sens, l'organisation des troupes. La prudence se recommande dans les autres domaines, car de profonds changements pourraient produire l'incertitude, voire même l'inquiétude, c'est-à-dire exercer une influence plus fâcheuse encore qu'une organisation qui ne serait plus tout à fait adaptée à l'époque. Dans les domaines essentiels de l'organisation des troupes, même si certaines innovations pouvaient apporter des progrès, les changements, à l'heure actuelle, doivent être plutôt écartés.

Une prudence particulière s'impose, dès qu'il s'agit de propositions de réforme, si, à l'époque d'une guerre violente et changeante, elles devaient apporter une modification profonde aux principes fondamentaux de l'éducation de la troupe. Ces considérations s'imposent surtout dans le cas d'une guerre pareille à celle que nous vivons, et des appréciations que l'on peut se permettre de formuler à son propos : sa longue durée, son caractère totalitaire, ses changements rapides, ses multiples innovations dans tous les domaines de

la conduite des opérations nous exposent au danger de nous perdre dans des détails subordonnés aux circonstances de temps et de lieu. Ce danger d'élever au rang de vérités générales, des expériences particulières, de même que la surestimation d'événements accidentels, se présentent avec moins de gravité pour le combattant que pour le spectateur du dehors, lequel ne s'oriente qu'à l'aide de rapports et de renseignements de seconde main. Or, ces documents, à leur tour, se fondent sur des impressions essentiellement dépendantes des circonstances de temps et de lieu, et de toutes sortes de questions personnelles. Une extrême prudence s'impose, d'autre part, vu que la propagande doit être comptée comme un moyen de combat, et considérée de ce point de vue. Elle s'exerce le plus souvent à l'aide d'effets criards et de lumières éclatantes et se préoccupe fort peu d'une description exacte des faits, ni de motiver impartialement ses jugements. La dépendance de l'opinion, le goût de la simplification, les sympathies ou les antipathies qu'on éprouve pour tel ou tel belligérant, conduisent également à des jugements partiiaux.

Toutes ces raisons nous contraignent à conserver notre libre jugement sur l'ensemble de ce problème pour en retenir l'essentiel. Ce n'est qu'ainsi qu'on pourra assigner sa place légitime à chaque particularité, en la mettant en rapport avec l'ensemble des problèmes et chacun d'entre eux. Il est nécessaire de conserver devant ses yeux ce principe essentiel toutes les fois que l'on propose des innovations ; autrement, on courrait le danger de se lancer dans des expériences téméraires, en quittant le terrain solide qu'on a sous les pieds.

Une chose apparaît clairement et fortement à l'examen de cette guerre, c'est que dans la mesure où les moyens techniques se sont développés en nombre et en efficacité, dans la même mesure *l'aptitude à la guerre du combattant individuel prend une signification plus grande*. C'est le soldat qui gagne ou qui perd la guerre. Par contre, on rapporte à cette aptitude beaucoup de détails, et l'on en fait dépendre de nombreuses

qualités qui n'ont rien ou fort peu de chose à voir avec sa réalité essentielle, car, tout justement, cette notion paraît si claire en elle-même, qu'elle se trouve bien souvent méconnue. C'est ainsi que sous l'impression d'événements déterminés, certaines nouveautés en matière de méthodes de combat ou de conduite de la guerre passent au premier plan, parce que, selon toute apparence, elles expriment de manière plus expressive, cette notion de capacité guerrière.

Toutefois, l'élément décisif auquel tout se rapporte et en vue duquel nous devons diriger tous nos efforts, sans nous préoccuper des changements de l'époque, des conquêtes de la technique ou des innovations purement formelles, demeurera toujours *la valeur intérieure de l'homme* et son *comportement de soldat*, soit sa valeur humaine. Quel que soit le problème relatif à la préparation de la guerre qu'il nous soit donné d'aborder, ce sera toujours la même préoccupation qui devra dominer nos esprits : perfectionner la conception et la pensée du soldat, former le caractère de l'homme et du chef. Aucune manifestation extérieure, si éblouissante soit-elle, dût-elle s'exprimer par des records ou des performances, ne compensera jamais une lacune dans les qualités du caractère.

Si nous nous convainquons que l'élément décisif de la capacité à la guerre doit être recherché dans la valeur et le comportement du soldat, nous en arrivons simultanément à cette seconde question qui demeure toujours identique à elle-même : dans les conditions particulières qui sont les nôtres, est-il possible de créer ces valeurs dans une mesure satisfaisante ? La brièveté du service qui se trouve à notre disposition, provoque depuis longtemps des doutes à ce sujet ; elle en provoque tout particulièrement aujourd'hui, en raison de l'accroissement continu des matières d'instruction que nous impose l'attribution de nouveaux moyens de combat, ainsi que leur emploi tactique. Assurément, ce facteur, auquel d'autres pourraient être ajoutés, n'est pas de signification négligeable, et, sans nous lasser, nous devons faire en sorte que l'on se péné-

tre, aussi bien dans les sphères gouvernementales que dans l'opinion publique, de la nécessité d'une durée du service qui suffise à l'acquisition de cette aptitude à la guerre, car rien ne serait plus dangereux que de se contenter de demi-mesures.

Mais nous savons aussi que nos conditions particulières ne nous permettront jamais de nous comparer à d'autres armées, sous le rapport de la durée du service et d'autres facteurs de l'instruction. Cette constatation doit nous engager sur une autre voie, dans le domaine de la formation militaire. Il y a longtemps que cette voie a été parcourue et reconnue. Elle nous conduit à mettre l'accent sur tous les facteurs qui concourent à l'éducation. Reconnaisant l'impossibilité où nous nous trouvons de former notre troupe et nos chefs, par l'école et par l'habitude, au même degré que cela se pratique dans les armées étrangères, nous devons nous efforcer de combler cette lacune, et de leur inculquer cette aptitude à la guerre par une forte influence éducative. Ce faisant, nous laisserons de côté bien des choses que d'autres armées considéreraient comme nécessaires et que nous jugerions nous-mêmes comme utiles, pour pouvoir nous consacrer totalement et exclusivement à l'indispensable. Ce qui dans notre armée de milice se trouve soumis aux mêmes lois, ce sont les préceptes de la discipline et la conception rigoureuse du devoir militaire. Car dans cette notion d'aptitude à la guerre, il n'y a point de nuance ; elle constitue un absolu qui ne souffre aucun compromis. Que cette voie soit parsemée d'obstacles et de difficultés, qui l'ignorerait ? — Où débute donc notre travail ? — Par nous-mêmes, car toute activité pédagogique commence par l'éducation de soi-même. Seul celui qui s'astreint à de rudes exigences, saura développer les valeurs de sa personnalité, et les faire rayonner sur ses élèves ; ces valeurs développeront la confiance qu'ils placent en lui, et agiront d'elles-mêmes, sans qu'il ait besoin de beaucoup de travail extérieur. Toute méthode d'instruction, si raffinée fût-elle, n'agirait qu'en superficie et nullement en profondeur, si elle ne tirait sa vertu originale des qualités

personnelles de l'éducateur. Tel est le secret de tous les succès dans le domaine de l'éducation.

Seule une personnalité forte sera capable de fournir un appui et un soutien au jeune homme qui se trouve à l'âge de l'incertitude et du développement, et qui ressent le besoin d'être guidé. Seule une pareille personnalité sera capable de le faire pousser droit comme un bel arbre. Le jeune homme cherche cet appui et voue sa reconnaissance à celui chez lequel il l'a rencontré, mais malheur à celui qui le désillusionne et sape sa confiance ; il sera difficile, pour ne pas dire impossible, de la regagner. Mais même sans en venir à cette extrémité, il a le sens le plus fin pour les lacunes et faiblesses de ses supérieurs, particulièrement en cette époque où la critique s'exerce sans aucun frein. Dans leur période de formation, ce n'est pas pour rien que nos jeunes gens traversent une période de critique durant laquelle ils appliquent les critères les plus rigoureux aux actions de ceux qui les entourent. Cette critique, nous la rencontrons aussi chez nos soldats, et les cent yeux de la troupe voient plus de choses que beaucoup de chefs ne se l'imaginent. Ici, je ne pense pas à cette critique qui se libère par des gros mots appliqués au service et aux supérieurs. Elle forme le contre-poids à des performances extraordinaires et peut passer pour une saine et nécessaire ventilation vis-à-vis de la tension qui s'exerce inopinément sur l'homme, et contre laquelle s'insurge le sentiment de sa liberté naturelle, mais je songe à cette critique moins bruyante qui s'exerce dans le cœur de l'homme et qui n'est rien d'autre que le cri de douleur de sa désillusion, en présence de l'image brisée de l'éducateur et du chef. Ce qui, dans de pareilles circonstances, peut se perdre dans l'âme du jeune homme, ne sera peut-être plus jamais regagné, et ceci doit mettre devant nos yeux le poids des responsabilités qui reposent sur nous. Chacun de ceux qui sont confiés à notre éducation a le droit d'être pris au sérieux par nous, si nous voulons demeurer dignes de notre obligation de faire de lui un homme capable d'ac-

complir son devoir de soldat, et de faire, de son propre mouvement, le libre don de sa personne.

Au début de nos efforts éducatifs, il y a toujours un pont à lancer entre la nouveauté et les résultats précédemment acquis. Par bonheur cette liaison, dans la plupart des cas, n'est pas très difficile à établir parce que l'éducation militaire dispose déjà, en vue des dispositions personnelles et de la formation du caractère, des bases précieuses qui ont été posées par la famille, l'école, l'Eglise et la profession. Les principes valables dans ces institutions : fidélité à soi-même, véracité et courage de sa conviction, sérieux dans l'accomplissement du devoir, dévouement au travail et volonté de se vouer à une œuvre utile, constituent aussi les exigences fondamentales en vue d'une éducation militaire qui forme des sujets aptes à la guerre. Aussi bien peut-il nous suffire de tirer les conséquences de ces principes déjà existants et de les consacrer de façon durable à une idée encore plus haute : le service de la patrie. Bien entendu, dans ce domaine, on trouvera autant de degrés que d'individus à instruire, et l'on ne réussira pas toujours, voire même rarement, à obtenir une parfaite égalité. Mais cela n'est pas d'une importance absolue. Ce qui seul importe au premier chef, c'est d'éveiller chez chacun le sentiment de ce qui est essentiel dans la conception militaire ; tout le reste découle naturellement de cette vérité primordiale. A cet effet, l'art de l'éducateur consiste à faire fructifier les éléments déjà acquis précédemment et à développer chez son élève tout ce qui est susceptible de progrès. Vis-à-vis des éléments les plus faibles, ainsi pourra-t-on, dans le cadre de leurs possibilités, obtenir quelque résultat qui leur ôtera ce sentiment déprimant de constituer un obstacle, et leur donnera, tout au contraire, un peu de confiance en eux-mêmes, ainsi que l'assurance de recevoir un traitement équitable ; ce faisant on leur rendra le plaisir de servir. Si des gradés se trouvent dans ce cas, lesquels généralement ne peuvent pas être éliminés, il faudra se montrer particulièrement secou-

nable. Beaucoup de tact à intervenir, beaucoup de vigilance à commander, éviteront que de pareils éléments ne perdent tout sentiment de sécurité, en raison de leur insuffisance, et ne deviennent tout à fait inutilisables. Il ne faut pas que leur découragement dans le service gagne leur entourage et vienne compromettre l'ensemble. De semblables précautions sont en place vis-à-vis des jeunes sous-officiers et lieutenants, à l'occasion de leur premier service dans la troupe. Une direction adroite et des encouragements qui les stimulent, permettront de pallier à la grande insécurité et à la maladresse qu'ils manifesteront au commencement et élèveront la confiance qu'ils doivent avoir en eux-mêmes. En pareil cas, bien souvent le manque de patience, de sympathie, de ténacité étouffent dans l'œuf, des qualités utilisables, voire même précieuses. Il appartient aussi aux vertus d'un chef de ne pas décourager ses subordonnés. Un mot d'encouragement prononcé à propos et le désir de faire ressortir partout l'élément positif, aplanissent bien des difficultés, tandis qu'une critique grincheuse exerce une influence paralysante. Dans le service quotidien, les moindres occasions peuvent servir à stimuler le sentiment de l'honneur et la joie au travail chez ses subordonnés. Un regard d'approbation constitue la meilleure récompense du subordonné qui, de sa propre initiative, a trouvé la bonne solution, et une légère remarque suffit le plus souvent pour lui indiquer une meilleure méthode pour parvenir au but. En principe, tout peut être admis ou excusé, dès que l'honneur, le sérieux et la bonne volonté sont reconnaissables, mais tout ce qui porte le sceau de la négligence ou d'une conception relâchée du service doit être repris de la manière la plus précise et la plus énergique. Dans ce cas, les égards équivaudraient à de la faiblesse, car la pierre de touche d'un bon soldat, c'est sa conscience, sa fidélité dans les petites choses du service, qui sont, bien souvent, une école beaucoup plus rigoureuse, que de hautes performances se manifestant de l'extérieur. L'ordre dans les moindres détails du service réclame de la part de l'homme,

la domination de soi-même et la discipline intérieure, et il appartient à l'essence même de l'éducation militaire de révéler à chacun le sens et la force de cette discipline. Elle n'équivaut pas à une pure et simple subordination, mais elle est le résultat de l'empire qu'on exerce sur soi-même et d'un libre sacrifice de ses aises et de ses commodités à un ordre plus élevé. Conduite à son niveau le plus noble, par un exercice et un développement continuel, elle consiste dans la nécessité reconnue de soumettre ses tendances personnelles à un but suprême qui étend sa domination sur tous et sur chacun. Elle forme le soldat à une ferme volonté, à la virilité, à l'amour des responsabilités ; elle en fait un homme libre, car, à ce moment, toutes ses capacités sont éveillées, disponibles et tendues vers le but. Il sent que cette possibilité d'atteindre le but ne lui sera plus imposée du dehors, mais que la solidité de sa pensée personnelle lui fournira les moyens nécessaires à cet effet. C'est lui désormais qui agit et qui est conscient de sa responsabilité, et l'éducateur n'a plus à s'occuper qu'à le confirmer dans ce sentiment, et à lui fournir un modèle de ce qu'il doit être. Eduqué et formé à cet esprit, le soldat ne verra plus dans les exigences quotidiennes du service, que l'école de son propre affermissement intérieur. Il reconnaîtra dans la formation physique qu'il subit, un moyen de devenir un combattant courageux, agressif, entraîné à supporter de lourdes épreuves ou de dures privations, habile, sur et précis dans la manipulation de ses armes. D'un tel esprit découle la force qui remplace le nombre, et tout notre effort doit consister à le promouvoir au premier rang de notre activité. Dans cet esprit, chacun se sent responsable de tous les autres, comme le maillon d'une chaîne, et chacun sait que si un anneau ne vaut rien, tout l'ensemble s'en trouvera affaibli. Ce sentiment de la responsabilité formera son courage et son esprit d'initiative, sans préjudice pour sa parfaite obéissance et sa subordination inconditionnelle à une volonté supérieure. Il se sent, tout à la fois, libre et soumis. L'arc de ses capacités est puissamment

tendu. Il manie son arme avec une précision automatique, mais, en même temps, accoutumé à penser par lui-même, il est capable de prendre des décisions réfléchies, toutes les fois que la situation ne permet plus au commandement de l'atteindre.

Nous avons déjà relevé en débutant que les capacités qui permettent à l'instructeur de parvenir à un pareil idéal éducatif ne peuvent s'atteindre que moyennant une appréciation rigoureuse. Nous parvenons à un semblable jugement par des méthodes différentes. L'une réside dans la critique que nous exerçons continuellement sur nous-mêmes, dans l'appréciation que nous portons sur notre propre travail, sans jamais laisser s'endormir notre jugement. La seconde vient de l'extérieur et prend la forme de la critique que d'autres expriment sur notre activité. L'auto-critique est la plus difficile et la plus incertaine, quand bien même elle reposerait sur l'honneur et s'exercerait sans aucun ménagement pour soi-même. Ceci provient du fait que l'indépendance du jugement a d'autres limites pour chacun. Souvent, à cet examen de conscience, le supérieur doit conclure à son grand étonnement, qu'il est lui-même à l'origine des fautes de ses subordonnés. Pour un chef entendu, l'esprit de la troupe peut être le miroir qui lui renvoie sa propre image. — La critique que nous subissons du dehors nous donnera des conclusions plus fécondes, dès qu'elle est exercée par quelqu'un à qui nous accordons notre respect et notre considération et dont le jugement nous sert de critère. Même si ce jugement devait être négatif, nous l'admettrions volontiers comme fondé sur la connaissance des faits et formulé dans un désir louable de collaboration bienveillante et progressive. Mais même la critique de nos adversaires, pour autant qu'elle n'est pas aveuglée par le préjugé, peut nous donner des vues utiles sur nous, car il peut se trouver en nous des traits dont nous ne sommes pas ou insuffisamment conscients. Mais si la mauvaise humeur ou même la malveillance devaient se donner libre cours, pensons seulement à ce mot de Gotthelf : « Les hommes ont un sens de la plus grande finesse pour les défauts du prochain. Si cette finesse s'appliquait à tout, ce serait vraiment

des gens fins. » Beaucoup, en effet, qui se croient obligés d'émettre des jugements, laissent tout justement beaucoup à désirer dans leur propre sphère d'activité.

Que beaucoup de choses dans le domaine de notre travail soient susceptibles d'amélioration, qui le saurait mieux que celui qui s'y consacre ? Nous devons relever cette vérité comme la constatation quotidienne de notre expérience. En témoignent des fautes nombreuses, si ce n'est des aberrations. Elles se manifestent dans la recherche d'effets ridicules, dans l'imitation irréfléchie, dans la raideur et le schématisme des distributions d'ordres, dans l'impatience qui vicie l'appréciation du travail ou encore dans un usage arbitraire ou abusif de pouvoir disciplinaire. Toutes ces fautes et insuffisances que l'on doit rapporter généralement à un manque de réflexion ou de jugement et à l'inégalité de caractère du chef, sapent la confiance des subordonnés dans une mesure beaucoup plus grande qu'il ne l'imagine. Et c'est ici que gît le danger. Le subordonné est prêt à satisfaire à n'importe quelle exigence de service, quelle qu'en soit la rigueur, parce qu'il y voit le moyen d'acquérir l'aptitude à la guerre dont il a besoin, mais il attend de son chef, et tout particulièrement d'un officier de carrière, de la compréhension et de l'équité dans l'appréciation de son travail, et aussi des exigences raisonnables, dont il comprenne la nécessité. Cette attente ne doit pas être trompée, car l'aptitude à la guerre ne suffit pas. Il ne suffit pas de pouvoir donner un soldat, il faut encore davantage *vouloir en être un*. Libérer cette volonté, tel est l'art de notre activité d'éducateurs. Il doit pénétrer tout le domaine de l'instruction, et il ne s'exercera jamais de manière plus frappante que là où le chef se présente devant la troupe, dans un esprit de liberté et dépourvu de préjugés, animé par le seul désir d'une collaboration qui obtienne des progrès. Si sa conduite manifeste qu'il ne veut rien pour lui-même, que seul le dirige son devoir, il n'en aura que plus d'autorité et donnera à son travail du poids et du sérieux. Sa façon d'être doit être toute pénétrée de bonté, de compréhension, de bienveillance, mais marquer aussi sa ténacité à

exiger la réalisation des principes et l'exécution des ordres prévus par le service, et prescrits par les règlements. Il doit manifester de solides capacités et connaissances. Celles-ci et son expérience lui permettront de provoquer l'intérêt et la collaboration de ses subordonnés, et de leur communiquer le savoir qui est nécessaire aux soldats et aux chefs. Les diverses activités du service lui en fourniront l'occasion, et, de manière particulière, l'enseignement théorique, qui devra principalement se cantonner à notre « Règlement de service », ce catéchisme du soldat. Bien interprété, il jette, en effet, les bases solides sur lesquelles on édifiera les qualités d'intelligence et de caractère de l'homme. De même que les corps sont endurcis par l'entraînement, de même l'esprit se trempe par l'exigence d'une rigoureuse discipline, et l'âme se forge par l'éducation. Ainsi se constituent les forces qui par leur collaboration deviennent capables de supporter l'effroyable fardeau de la guerre totale. Le chef de troupe et l'éducateur militaire connaissent leur signification et ne négligent aucune de leurs valeurs profondes. Car de même que l'esprit, s'il ne correspondait pas à une action énergique, ne serait rien d'autre qu'une pâle théorie, de même, sans lui, la force physique et l'habileté technique demeureraient sans objet. Que plane sur notre travail et sur nos efforts, la parole :

« C'est l'esprit qui vivifie ! »

Ces conceptions n'ont rien de neuf en elles-mêmes, on pourrait même les tenir pour des banalités, s'il n'était des banalités qu'il faut toujours exprimer de nouveau. Et de même qu'un homme doit toujours vérifier de nouveau sa position, pareillement il faut reconsidérer à l'occasion, la méthode et le but de sa tâche. Il lui appartient alors d'avoir le courage de contempler son ombre. Et dans la carrière de l'éducateur militaire, la grandeur consiste en ce que son activité soit fortement tendue, et en ce qu'il doive, sous les yeux de tous, fournir la preuve de sa capacité à accomplir la grande tâche qui lui est confiée.
